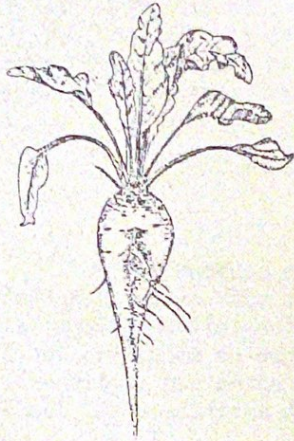


Avec les "bêtrafiefs" d'Avesnes-les-Aubert...



## L'INDUSTRIE SUCRIERE DANS LE CAMBRESIS

Quelques milliers d'années avant notre ère, le sucre existait déjà en Asie, sous forme de sirop de canne, alors que nos contrées ne connaissaient que le miel.

Le nom de saccharose est d'ailleurs originaire du sanscrit, langue sacrée des brahmanes: "sarkara " a donné le radical du mot dans toutes les langues indo-européennes; en arabe " sukhar", en latin "saccharum" , en italien " zuchero", en anglais "sugar", en persan "schuskhir", en français "çucere" puis " sucre".

Le sucre, dans nos régions, apparut sous la forme de sucre de canne. Signalons en passant, qu'un foyer avesnois est actuellement à Ouagadougou, où le mari est chef de service à la société sucrière de Haute-Volta.

Les guerres de l'Empire et le blocus continental imposé par Napoléon aux Anglais , privèrent la France de sucre. Les recherches en vue de l'extraire d'une plante métropolitaine furent encouragées par l'Empereur.

En janvier 1812, Benjamin Delessert réussit le premier à extraire le sucre de la betterave. Napoléon le décora d'ailleurs de sa propre légion d'honneur.

Mais un an plus tôt, un Douaisien, nommé Reytier, présenta un pain de sucre de betterave qu'il avait fabriqué à Auby. Cependant, l'histoire rapporte qu'en

avril 1810, un personnage de la suite de Napoléon logea chez M.Frémicourt-Carault, sucrier, 58 rue des clefs à Cambrai. Ainsi Cambrai peut revendiquer l'honneur d'être le berceau de l'industrie du sucre ( cf: le tribunal de commerce de Cambrai, par F.Créteur, Cambrai,1927).

En 1911 32.000 ha de betteraves sucrières furent cultivées en France.

Un extrait du livre de F.Raymond, sur l'histoire du Hainaut ancien et du Cambrésis, nous apprend qu'une des régions où la fabrication du sucre est la plus active est l'arrondissement de Cambrai,dont la terre particulièrement riche convient à cette plante. L'industrie sucrière s'y établit définitivement en 1835.

Dans le seul arrondissement de Cambrai, 9 usines existaient en 1853, produisant 700 tonnes de sucre, pour un emblavement de 360 ha, ces chiffres nous semblent aujourd'hui dérisoires, mais il faut admettre que ces nouveaux adeptes faisaient figure de pionniers.

Les usines de Caudry et de Solesmes se montèrent par actions.

En 1889, le seul arrondissement de Cambrai produisait 8% de la production totale française, soit 36.800 tonnes, fabriquées dans 28 sucreries, parmi celles-ci quelques unes disposant de râperies supplémentaires.

La colossale fabrique d'Escaudoeuvres, créée en 1872, la plus importante de France en 1914, aujourd'hui encore la 7ème sur 60 existantes, avait l'importance de 15 usines moyennes.

Cette industrie occupait, toujours en 1889, dans l'arrondissement de Cambrai, un total de 4.350 ouvriers. On peut juger de l'impact produit sur la vie de la région par la création et le développement de cette industrie.

A Avesnes-les-Aubert, les planteurs disposaient de deux dépôts: l'un pour la sucrerie d'Iwuy, situé à la gare de Saint-Aubert jusqu'en 1957. l'autre pour la sucrerie centrale d'Escaudoeuvres, dans la cour du lieu-dit " la râperie " fermé vers 1968-1969.

A Saint-Aubert fonctionnait une râperie dépendant de la sucrerie centrale. Le jus brut extrait des betteraves était acheminé par pipe-line, traversant Avesnes-les-Aubert, par la rue H.Barbusse etc... jusqu'à Escaudoevres, pour être épuré et transformé en sucre.

### CULTURE DE LA BETTERAVE SUCRIERE

La culture de la betterave, bénéfique au niveau de la rotation des cultures, comme tête d'assolement, permettait l'alimentation du bétail avec les sous-produits: collets, pulpe notamment, et très vite les agriculteurs l'ont pratiquée en dépit de la somme de travail, et de certaines contraintes nécessitées par cette production. Un sol riche et une terre bien préparée étant les conditions de réussite.

#### SEMIS

Venait ensuite le semis, effectué avec un semoir en bois, à trois routes, tiré par un cheval. Ce matériel, prêté ou loué, au départ par les sucreries, devint ensuite propriété de l'agriculteur. Dès la levée des betteraves, deux sarclages successifs étaient effectués avec une sarceuse et un cheval. Avant l'apparition des sarceuses mécaniques, le sarclage était effectué manuellement par les betteraviers, d'où l'expression: " sarcleu bettraf' " " in passot à rout' ". Il existait en effet un langage et des expressions bien spécifiques de cette profession, leur évocation réveillera sans nul doute, quelques souvenirs.

#### BINAGE

Les betteraviers prenaient alors le relais pour le démariage. Auparavant, les tisseurs avaient pris soin de terminer leur toile, avant d'entreprendre ce travail: " i finisottent leu toile edvant attaqueu l'compone ". Ce démariage était vraiment un travail fastidieux, en effet la graine de betterave, semée telle qu'elle était récoltée, comportait sous son écorce plusieurs glomérules, dont chacune donnait naissance à une pousse, d'où la difficulté pour isoler une seule tige, en choisissant la plus vigoureuse, de supprimer les autres, le tout formant bouquet, sans déraciner la plante choisie. Très souvent il fallait mettre la main pour dédoubler, ce qui explique la petite longueur des manches de binette: " l'rasette à court'minch' ". L'ouvrier travaillait courbé, le nez près du sol, d'une allure régulière et mettait son point d'honneur à ne se relever qu'au bout de la longueur qu'il s'était fixée. Cette longueur s'appelait " l'écableu " et variait de 50 à 100m de longueur environ, suivant la qualification de l'ouvrier, avec une largeur d'une vingtaine de routes ou rayons. Quand il avait fait un rayon en partant et un autre en revenant " i avot fait un tour ". Les champs de formes irrégulières, comportaient des routes plus courtes, appelées " courts tours ", et la sarceuse ne pouvant accéder jusqu'au bout de ces pointes, c'est manuellement qu'il fallait sarcler " un faisot les pointes al mon ". Chaque bout de champ était semé en travers: 12 ou 18 rayons: c'était " l'forère ". Dans ce travail intervenait la notion de droitier ou de gaucher, selon l'aptitude de l'une ou l'autre main à se libérer pour dédoubler le bouquet. Puisqu'ils allaient toujours dans le même sens, un droitier et un gaucher étaient placés vis-à-vis. Entre parenthèses, celui qui abandonnait son champ avant de le terminer, s'entendait demander moqueusement: est-œ-que le champ n'était plus à ta main ? " jou qu'el kin, i n'étot pon à t'mon ? ". Le premier travail demandé aux enfants, à partir de 7 à 8 ans, parfois plus tôt, était de passer derrière le bineur, pour dédoubler les bouquets

"saqueu à bouquets". L'expression d'ailleurs définit bien le service, ceci permettait au bineur un gain de temps, en ne lâchant pas son outil pour mettre la main à la plante, et également procurait l'avantage d'occuper les enfants en les initiant. Les enfants, eux, étaient fiers de cette responsabilité, et se sentaient utiles.

Les rayons de betteraves étaient si épais, qu'on avait l'impression sitôt le démariage, d'un dénuement complet. Un bon "démarié" passait si près de la betterave qu'il la faisait tomber " i faisot quéir esse betraf " : signe de haute qualification. De plus cette méthode permettait d'éliminer les mauvaises herbes en germination au pied de la plante; mais vivement la betterave se redressait, et c'était avec satisfaction qu'on disait: elle se redresse bien " al s'erdressté ban ! ".

Un autre sarclage à la machine était ensuite refait par l'agriculteur.

Le betteravier reprenait une binette un peu plus étroite, mais avec un manche plus long " l' rasette à long minch' " pour sarcler les betteraves, d'abord entre chaque pied, puis une autre fois entre les rayons. Cette opération s'appelait le repassage " l'erpasche ".

Le travail de démariage et par la suite celui d'arrachage était effectué à Avesnes-les-Aubert par ceux qui, pour des raisons familiales, ou une question d'âge, ne portaient pas " su l'déhors ".

Il existait de véritables spécialistes, à tel point que ce terme " bineur " a défini une famille. Le père Marcaille était titulaire d'un diplôme d'honneur décerné par le ministre de l'agriculture . Le nom de " bineur " a est transmis à ses six filles, toutes betteravières chevronnées, et cette appellation, loin d'être péjorative, doit permettre aux descendants de s'enorgueillir de tels ancêtres.

Généralement, les familles de betteraviers travaillant à Avesnes, étaient attirés à l'une ou l'autre ferme précise " les bêtrafieux d'mo untel ".

#### LA RECOLTE

Dès le mois d'octobre, après avoir durant l'été participé aux travaux de la moisson, nos betteraviers se préparaient à l'arrachage. Les hommes s'armaient d'une lance: " el louchet à bettrafe ", et les femmes du couteau " l'coutéo ". L'arrachage était généralement réservé aux hommes et le décolletage aux femmes. Une femme très qualifiée suivait à peu près deux arracheurs " un bon copeu i suivot deux arracheus ". Soit dit en passant, les betteraviers étaient fortement attachés à leurs propres outils: binettes, lance, couteau, qui à force d'être utilisés, gardaient l'empreinte les mains et des doigts sur le bois des manches. Ces traces faisaient leur fierté, et ils disaient volontiers: " té vot m'n'outil si i a marcheu ".

Dans le froid, le brouillard, la pluie, nos betteraviers poursuivaient courageusement leur besogne, et les routes de betteraves s'alignaient, attendant d'être chargées. On utilisait lorsque le temps le permettait, des chariots, " cars ", à roues ferrées. Quand il pleuvait trop, et que le sol était détrempé, il fallait charger les betteraves dans un tombereau, pour les recharger ensuite dans le chariot laissé à chemin dur, on appelait cela " déboquer ".

Un peu avant 1937, les premiers chariots à pneus firent leur apparition, les gens habitués au bruit des roues ferrées sur le pavé, les ont appelés les chariots à pantoufles " les cars à pintouf ". Ces chariots étaient fabriqués entièrement par des artisans locaux: MM. Lery, père et fils, Cacheux, père et fils, Baillon, père et fils, tous forgerons.

Les betteraves étaient ramassées à la main, deux par deux, et cognées l'une contre l'autre pour secouer la terre " un l'z é docot " ou bien " un faisot bravo ".

Le chariot plein était livré au dépôt de sucrerie le plus proche, il était

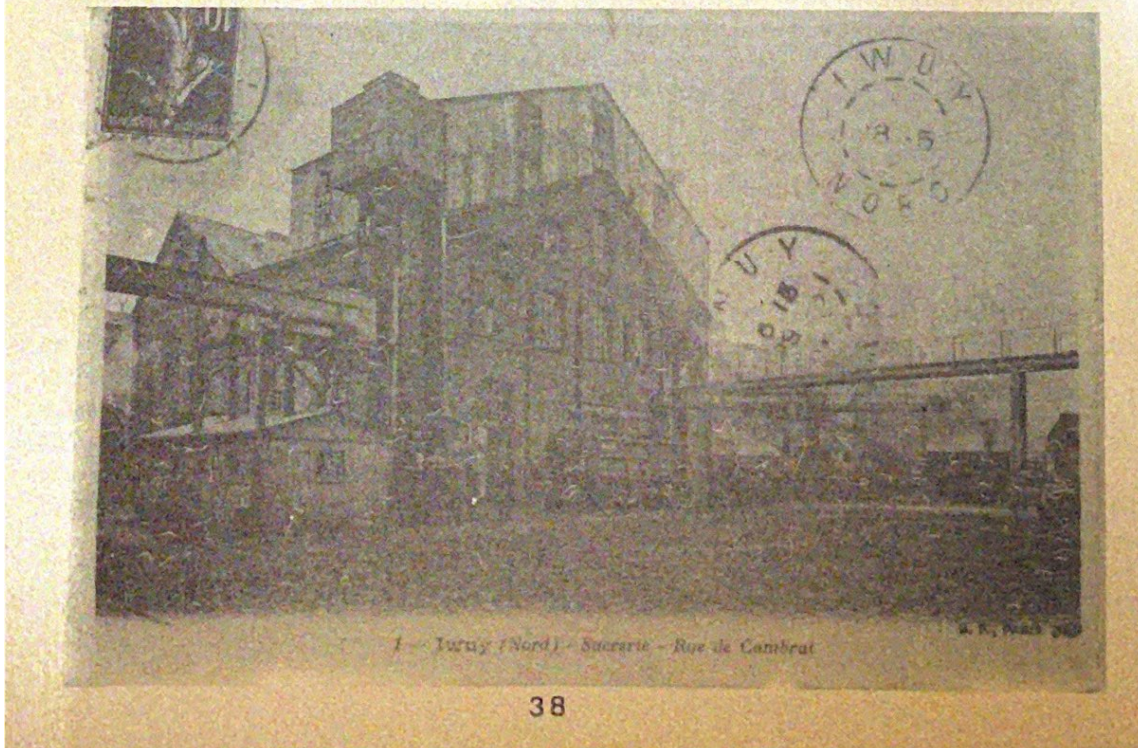
pesé avant et après le déchargement, par le basculeur " el basculeu ". Le tareur " el tareu ", prenait ensuite une mesure de betteraves " un penien ou eun boulesse ", lesquelles, nettoyées et grattées servaient à déterminer le pourcentage de terre, racines, feuilles, à déduire du poids du chargement " l'tare ". Cette opération était d'ailleurs la source de nombreux conflits, les cultivateurs s'estimant très souvent lésés . Parfois le tareur jugeait à vue d'oeil " à l'eul ", c'était plus rapide , mais pas forcément plus juste. Pour mettre toutes les chances de son côté, chacun y allait de son petit sourire, de son petit clin d'oeil complice, voire de son petit verre payé chez le cabaretier d'en face! . Il faut reconnaître que certains tareurs ne se laissaient nullement influencer, et chaque retour au " dépôt " faisait, en famille, l'objet de nombreux commentaires. Le tareur remettait également une partie donnée des betteraves à une équipe chargée, à l'aide d'un matériel spécial, de déterminer la densité ou la richesse en sucre " les dinsimétrus ". Là encore, il y avait matière à discussion, suivant que le linge de laine servant à filtrer le jus sucré était sec ou humide.

De longues files de chariots attendaient leur tour de déchargement, parfois un demi jour complet, mais le cabaretier d'en face ne s'en plaignait pas. Des équipes d'ouvriers déchargeaient les chariots à la fourche " les dékerkeus ", certaines sucreries avaient recours, pour ce travail, à des ouvriers bretons ou auvergnats, qui se déplaçaient pour la saison. La façon de vider ou non le fond de terre du chariot influait également sur le rendement, on le conçoit.

A partir de ce travail en commun, tout un état d'esprit s'était créé, tissait par delà quelques divergences des liens d'amitié, de compréhension, d'estime entre ceux, patrons, ouvriers, chefs d'équipe, manoeuvres, qui tous à leur niveau étaient indispensables à la réussite de cette production.

Et puis peu à peu, les tisseurs ont quitté leur " otil " et ont cherché un travail plus stable, sinon mieux rémunéré. Les entreprises, dans un souci de rentabilité, ont refusé à leurs employés la permission de participer aux campagnes betteravières.

Il a fallu avoir recours successivement à la main d'oeuvre italienne, espagnole, et portugaise, avant d'arriver à la mécanisation actuelle: semis de graines segmentées et enrobées, puis graines monogermes, desherbage et traitements chimiques, arrachage et chargement mécaniques; achat des betteraves à la pesée géométrique, transports assurés par camions, des bordures de champs à la sucrerie.



1 - Turuy (Nord) - Sucrerie - Rue de Cambrai

Que diraient nos braves " bettrafieurs " d'autrefois, devant un tel bouleversement ? Si éventuellement, l'arrachage et le chargement mécaniques pouvaient s'imaginer, il paraissait impensable qu'on puisse se passer des " démarieurs ". C'est pourtant une réalité. Mais comme le dit un poète aversnois, Alfred Waxin, dans " el métieu d'briqteu " :

- ça c'est l' progrès, quo que vos voleu,  
eun' n' sara jamin l' limpécheu,  
vu qu' c'est pou l' bin d' l' humaniteu " .

Marie-Thérèse Pertriaux.

Dans notre prochain numéro :

" LES BETTERAVIERS EN CAMPAGNE " par Gustave Pezin.